*Paul Alerini*

**Vers une écriture logique de l’acte psychanalytique**

Le travail de réflexion que mène le collège de la passe nous conduit à un retour aux sources pour confronter nos références.

Une notion de base nous pose quelques problèmes parce qu’elle n’est pas sans nous remettre en question, en tant que psychanalystes nous autorisant à parler de la passe, c’est  la restauration du sujet supposé savoir dans le passage du psychanalysant au psychanalyste. Alors que c’est précisément cette restauration et l’oubli qui l’accompagne qui justifient la procédure de la passe. Ce qui m’invite à revenir sur les fondements théoriques de la passe et à relire les leçons de l’acte psychanalytique.

Lacan affirme :

« *L’analysant venu à la fin de l’analyse, dans l’acte, s’il en est un, qui le porte à devenir psychanalyste, ne faut-il pas croire qu’il ne l’opère, ce passage, que dans l’acte qui remet à sa place le sujet supposé savoir* ».

Un peu plus loin il confirme:

« *A restaurer le sujet supposé savoir, à reprendre la flambeau de l’analyste lui-même, il ne se peut pas qu’il n’installe, fût-ce à ne pas le toucher, le a au niveau du sujet supposé savoir qu’il ne peut que reprendre comme condition de tout acte analytique. Lui sait, à ce moment que j’ai appelé  « dans la passe », lui sait que c’est là le désêtre qui, par lui a frappé l’être du psychanalyste »[[1]](#footnote-1)*

Cela nous surprend et nous désoriente parce que nous avons l’habitude de penser que la passe c’est la destitution du sujet supposé savoir et l’avènement de l’objet a cause du désir du psychanalyste. Pourtant ces propos ne font que prolonger et développer ce qui est affirmé dans la *proposition du 9 octobre 1967*, quand Lacan dénonce le retour à la prestance, la prégnance narcissique, la ruse compétitive, « *Retour qui restaure les renforcements du relaps[[2]](#footnote-2) ce que la psychanalyse a pour fin de liquider. C’est l’effet qui porte son ombre sur la pratique de la psychanalyse, - dont la terminaison, l’objet, le but même s’avèrent inarticulables après un demi-siècle au moins d’expérience suivie* »[[3]](#footnote-3)

Il est assez clair que c’est ce qu’il nous faut considérer avec attention sans le voiler, pour pouvoir y porter remède. Le dispositif de la passe permet de remettre certains de ces points à leur place par une procédure qui offre au psychanalysant une possibilité de garder ouvert ce qui tend à se refermer, de dire, d’articuler quelque chose sur ce qui a lieu pour lui à la fin de sa psychanalyse et ce qui l’amène à désirer occuper la place du psychanalyste. Ce qui permet à l’Ecole (dont le fonctionnement est centré sur ce dispositif) de dissiper « *Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m’occupe, celui ou le psychanalysant passe au psychanalyste* »[[4]](#footnote-4). L’ombre vient justement de la restauration du sujet supposé savoir et l’oubli qu’elle engendre.

Il y a quelque chose de vertigineux dans les ambigüités, les doubles sens des mots acte, psychanalyste : l’acte du passage du psychanalysant au psychanalyste, l’acte du psychanalyste qui inaugure l’analyse, du psychanalyste qui interprète, l’acte du psychanalysant au cours de son travail analytique. Par ailleurs quand on parle du psychanalyste il peut s’agir du psychanalyste du psychanalysant du psychanalyste qu’il devient. Il est difficile de ne pas se perdre dans les énoncés en apparence contradictoires de ces leçons. Pour s’y retrouver un ordre logique est nécessaire, une orientation nous le permet, fournie par le schéma mis en place dans le séminaire, le quadrangle qui nous servira de boussole.

**Le quadrangle de l’acte analytique**



Ce schéma au tableau le 10 janvier 1968[[5]](#footnote-5), est construit à partir de la logique du fantasme élaborée l’année précédente*.*

 **A l’origine.**  C’est la formule développée de ***l’aliénation-séparation*** présentée en 1964 dans le séminaire XI. La chaîne signifiante explique la division originaire du sujet, causée par l’Autre c’est l’*aliénation* premier termedont la structure logique est celle d’un choix obligé, le *vel* illustré par la formule *la bourse ou la vie*.

L’autre terme de la causation du sujet, c’est la *séparation*. Le sujet produit dans l’Autre un manque, lequel se superpose à la perte que l’Autre a causée dans le sujet. «*L’inconscient est leur coupure en acte* »[[6]](#footnote-6). Cette superposition, liée à la *pulsion de mort* est le lieu de *l’objet a*.

Ces deux opérations sont circulaires dans le sens où l’une boucle l’autre par une torsion que représente la coupure en *huit intérieur* qui n’a qu’un seul bord.

Lacan formule les relations de *conjonction* et *disjonction* dans la théorie des ensembles par la *réunion* du sujet et de l’Autre et l’*intersection* où est l’objet a. Les deux cercles d’*Euler* représentent ces ensembles.[[7]](#footnote-7)



 Lacan ajoute sur cette structure deux propositions qui viennent à la place du sujet et de l’Autre et de l’intersection de l’objet a.

**Les quatre coins , ou quatre sommets du quadrangle : quatre termes**

**Le premier terme *, ou bien ou bien.*** C’est la structure logique de la conjonction, disjonction à laquelle s’ajoutent les deux propositions.

 ***1°Ou je ne pense pas Ou je ne suis pas*** qui est la transformation de *je pense donc je suis* par le moyen d’une équation logique de la théorie des ensembles, l’équation de *De Morgan*.

Les deux parties de la proposition se placent respectivement sur chacun des cercles.

***2° Là où c’était Je dois advenir*** et le « *là où c’était »* vient à la place de l’intersection. Là où était l’objet a.

 

 **Le deuxième terme : *Le choix impossible*** *« je ne suis pas »*

Le cercle de droite, détaché, amputé d’une lunule, « *là où c’était »,* tombe dans le coin inférieur droit. Il est à la pointe d’un vecteur *vérité* et il est situé à la place de l’*Inconscient*.



Dans la partie manquante, éclipsée, il y a le –$φ$ de la castration.

***Le troisième terme : Le choix obligé*** « *je ne pense pas* »

Le cercle de gauche amputé du « *là où c’était* », le *ça*, et l’objet a. C’est la place du *Sujet.* Il est reporté au coin supérieur gauche, à la pointe du vecteur *aliénation*.



***Le quatrième terme : La séparation***

« *Il y a deux « là où c’était » et qui correspondent à la distance qui scinde dans la théorie l’inconscient du ça »[[8]](#footnote-8).* Ce sont les deux lunules dans les deux cercles, les parties écornées qui se correspondent de façon symétrique, l a perte attachée au manque du *je ne suis pas*, castration –φ, répond au manque attaché à la perte du *je ne pense pas* , comme objet, cause du désir, le a.
Ces deux parties se rejoignent dans le coin inférieur gauche, elles tendent à se chevaucher mais elles ne se confondent pas.

[[9]](#footnote-9)

Dans la version ultérieure celle de <l’année de l’acte analytique c’est l’objet a qui est le résultat de l’opération et il occupe un cercle écorné du –φ.


La succession des termes[[10]](#footnote-10) dessine le quadrangle qui décrit la structure du fantasme : $<>a . Le Sujet barré, divisé est situé dans le coin supérieur droit, le a dans le coin inférieur gauche le quadrilatère est aussi bien le losange qui a la forme du poinçon

. Mais cette symétrie droite gauche et ces torsions de haut en bas montrent bien que la représentation en deux dimensions ne suffit pas. La coupure en double boucle, le huit intérieur donne une meilleure idée de la manière dont s’articule cette logique.

**Les quatre vecteurs**

***Le vecteur de l’aliénation*** entre *ou ou* et *je ne pense pas* représente le choix obligé.

***Le vecteur vérité*** entre *ou ou*  et *je ne suis pas* représente le choix impossible

***Le vecteur du transfert*** va du  *ou ou*  à l’objet a.

a

***Le groupe de Klein des trois vecteurs (les trois opérations)***

L’aliénation, la vérité, le transfert sont dans une relation d’équivalence (a b= c, a c =b, b c= a…) et d’involution (a a=0, b b = 0, c c = 0) par exemple l’aliénation et le transfert = la vérité.[[11]](#footnote-11)

***Le quatrième vecteur (la quatrième opération) : la tâche***, tracé en pointillés ce vecteur semble accessoire et pourtant il s’avère essentiel.



En effet cette quatrième opération formalisée par ce vecteur donne un support à une modélisation qui transforme le quadrangle en une pyramide. Elle en constitue la base. [[12]](#footnote-12) Sur cette pyramide il n’y a plus des côté et des diagonales mais des arêtes qui sont équivalentes



« *il suffit de faire tourner le tétraèdre pour en faire des lignes horizontales ou verticales… il ne faut pas s’y laisser prendre*  *il n’y a rien de plus diagonal dans le transfert que dans l’aliénation ni non plus dans ce que j’ai appelé l’opération vérité c’est parce que l’acte reste en blanc si je puis dire* »[[13]](#footnote-13)

Ce que Lacan nomme ici l’acte en blanc c’est cette ligne pointillée qu’est *la tâche*. C’est cette tâche qui va retenir notre attention car elle conditionne la structure et le mouvement de l’acte.

**L’utilisation du quadrangle**

Les éléments qui composent le schéma du quadrangle sont des repères logiques, ce sont les 4 points cardinaux de notre boussole (*ou bien ou bien… je ne pense pas… je ne suis pas… l’objet* a) et les vecteurs (*l’aliénation… la vérité… le transfert… la tâche*) .

Pourquoi la logique ? « *Parce que la logique se définit comme ce quelque chose qui proprement a pour fin de résorber le problème du sujet supposé savoir, en elle, en elle seulement, au moins dans la logique moderne, celle dont nous allons partir […] quand il s’agira de progresser dans ces problèmes, de figurer en termes littéraux, en termes d’algèbre logique, en termes de quantification ce que veut dire «****il existe un psychanalyste****»[[14]](#footnote-14)*

C’est parce que pour nous qui parlons de la passe et de la reconnaissance, de la nomination, la sujet supposé savoir est en place, nous sommes pris dans sa nasse. La logique comme exercice de pensée doit nous permettre d’en sortir. Mais qu’est-ce que Lacan place à ces différents points ?

***Le « Ou bien ou bien », le sujet supposé savoir***

Commençons par lui qui se situe au point de départ de la subjectivation (*conjonction d’avant la disjonction*). C’est là aussi qu’il se trouve comme origine du transfert et il s’écrit comme $ du fantasme.

Le sujet en question ici est divisé et conserve ses deux moitiés réunies, avant qu’elles se disjoignent entre le *sujet aliéné* et *le sujet de l’inconscient,* il se situe comme *sujet supposé savoir*.



La figure ci-dessus ajoute au *je ne pense pas* le *« faux » être*, Lacan insistant sur les guillemets du faux.

« *L’acte analytique au départ fonctionne, si je puis dire, avec sujet supposé savoir faussé, car le sujet supposé savoir il s’avère […] que c’est lui qui est à l’origine de la logique analytique* »[[15]](#footnote-15)

Le point de départ contient tous les éléments de l’arrivée, « *Il faudrait s’apercevoir que le sujet supposé savoir est réduit à la fin de l’analyse au même n’y pas être qui est celui caractéristique de l’inconscient lui-même* »[[16]](#footnote-16) mais ces éléments sont certainement masqués et dans un rapport paradoxal. Il y a le faux et le vrai réunis (le faux de l’être et le vrai du n’y être pas).Ce paradoxe est sans doute en relation avec la dimension de duperie, feinte, méprise qui est au point de départ de l’analyse, mais aussi au point d’arrivée à la place du psychanalyste. «*Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir […] le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte, et la béance qui fait sa loi* »[[17]](#footnote-17).

La méprise, la feinte est liée à l’oubli par le psychanalyste de ce qu’il a rencontré dans le moment de la passe : «*Ce qui constitue l’acte proprement psychanalytique c’est :*  *Cette feinte par où l’analyste oublie que dans son expérience de psychanalysant, il a pu voir se réduire à ce qu’elle est cette fonction de sujet supposé savoir* *[…]  Et de feindre aussi que la position du sujet supposé savoir soit tenable parce que c’est là le seul accès à une vérité dont le sujet va être rejeté pour être réduit à sa fonction de cause d’un procès en impasse*

*L’acte analytique comporte ce quelque chose que je ne nomme pas et que j’ai ébauché sous le titre de feinte et qui devient grave si ceci devient oubli de feindre, d’oublier que son acte est d’être cause de ce procès »[[18]](#footnote-18)*

Lacan ira encore plus loin avec les « *non dupes* » les psychanalystes de l’IPA qui croient échapper à la duperie de l’inconscient.

***Le transfert et le désêtre du sujet supposé savoir***

Le vecteur *transfert* va de la place du sujet supposé savoir jusqu’à la place où se situe le cercle du a écorné du –φ.

C’est l’opération qui a suscité le plus de commentaires, car elle a affaire à la fin de la psychanalyse, non pas tant sa terminaison mais son but, en tant qu’elle concerne le désir et plus particulièrement le désir du psychanalyste. Elle est cruciale parce que c’est là que se dissipe la dimension de l’imposture. Mais elle reste difficile à saisir, d’où l’abondance des textes qui tentent de la cerner : *La proposition de 1967, La méprise du sujet supposé savoir (1967), Le discours à l’Ecole Freudienne de Paris (1967, 1970), La note italienne (1967, 1973)* et les textes des élèves de Lacan écrits dans les années qui ont suivi.

Ce vecteur semble un axe autour duquel tourne toute l’affaire du schéma, il semble aussi une diagonale qui traverse l’espace du transfert. Il semble légitimer la notion de *traversée du fantasme* comme définissant la démarche psychanalytique. Cette notion qui a le succès que l’on sait ne risque t’elle pas de masquer la véritable nature du travail analytique.

Comment sortir de la méprise ?

En premier lieu, ce qui dissipe la dimension de la feinte, c’est le désêtre du sujet supposé savoir, marqué par la partie –φ la castration dans le a -φ. Mais on ne peut pas savoir si c’est juste une encoche dans la complétude de l’objet a ou bien si il y a d’abord l’opération vérité et la destitution du sujet et ensuite le désêtre du sujet supposé savoir. Mais il y a une équivalence, il est réduit au même « *n’y pas être que celui qui est caractéristique de l’inconscient* »

Deuxièmement, ce qui dissipe la notion d’imposture c’est l’objet a lui-même, en tant qu’il est *déchet*, rejeté de l’Autre, mais aussi objet précieux *agalma*, caché, qui motive la quête analytique, le *x* de l’équation qu’il faut résoudre. D’où le désir de savoir qui anime le psychanalysant.

Mais rien ne saurait être simple en matière de psychanalyse et de passage au psychanalyste telle que témoigne cette citation qui dissipe l’ambigüité mais en même temps complique un peu plus: « *S’il est quelque part où le psychanalyste à la fois ne se connaît pas, qui est aussi le point où il existe, c’est en tant qu’assurément il est sujet divisé et jusque dans son acte et que la fin où il est attendu, à savoir cet objet a, en tant qu’il est non pas le sien mais celui que, de lui comme Autre, requiert le psychanalysant pour qu’avec lui il soit de lui rejeté* »[[19]](#footnote-19).

En effet la restauration du sujet supposé savoir redonne du corps à la méprise, en ce qui concerne le psychanalyste car : « *il ne se connaît pas* » mais en même temps il installe l’objet a à la place du sujet supposé savoir « *qu’il ne peut que reprendre comme condition de tout acte analytique »[[20]](#footnote-20)*



 Les transcripteurs, s’interrogeant sur le changement de sens du vecteur, ont pensé qu’il pouvait s’agir d’une erreur de Lacan.[[21]](#footnote-21)En fait il s’agit bien d’une tentative de Lacan pour donner forme à cette mise en place de l’objet a en position de condition de l’acte.



Cet autre schéma, dans la même leçon, qui semble rectifier l’erreur éventuelle a surtout pour but de représenter l’objet a comme condition de l’acte, comme *agent du discours analytique.*

Dans les deux schémas le *$* reste dans le coin en bas à gauche où se situe la séparation. La barre sur le S est le « *trait de suppression* » qui marque « *la suspension du sujet supposé savoir* ». A cette place surgit le a qui est « *la réalisation de cette sorte de désêtre qui frappe le sujet supposé savoir* ».

« *Que ce soit l’analyste qui vienne à cette place n’est pas douteux et se marque de toutes les inférences, si je puis dire, où il s‘est senti impliqué au point de ne pouvoir faire qu’infléchir* *la* pensée *de sa pratique dans ce sens de la dialectique de la frustration*[[22]](#footnote-22).

En outre dans ces deux schémas on peut noter qu’ il ya *la résistance* à la place du *je ne pense pas.*

Toute la question de la passe est justifiée par cette résistance du psychanalyste, qui a affaire elle aussi à la suspension, puis la restauration du sujet supposé savoir.

***Le « je ne pense pas ». Du sujet aliéné et la résistance du psychanalyste***

La résistance du psychanalyste est en rapport avec le fait qu’il est à la place du sujet aliéné, bien qu’il ait mené son analyse jusqu’à son terme et accédé à ce qu’on peut attendre d’une psychanalyse : la vérité de la castration et la révélation du désir de l’analyste. Il est à cette place nécessairement par ce que c’est la condition pour pouvoir continuer à vivre.

Pour commencer, donc, c’est à la même place que se situent le psychanalysant débutant et le psychanalyste (le psychanalyste du psychanalysant et le psychanalyste que le psychanalyste devient). Il y a une boucle qui est bouclée et on pourrait sérieusement douter de la psychanalyse puisque il y a une restitution de ce qui devait être destitué. Mais ce que suggère ce retour au point de départ, c’est moins une remise en cause de la psychanalyse qu’une exigence de vérité qui vise à déstabiliser le psychanalyste et à le déranger dans son confort.

Il y a *deux places pour le psychanalyste*,

1. Celle du « *je ne pense pas* », où il est en chair et en os, où se situe son être parce que cette position subjective est une *nécessité structurale*. Personne ne peut y échapper, le psychanalyste pas plus que les autres
2. Et celle du  «  *$* », à la place du *désêtre*, où vient s’infléchir la pensée de sa pratique dans le sens de la frustration qui est : « *comme vous le savez, liée autour de ceci que lui-même se présente comme la substance dont il est jeu et manipulation dans le faire analytique. Et c’est justement à méconnaître ce qu’il y a de distinct entre ce faire et l’acte qui le permet* ».[[23]](#footnote-23)

Ces deux places se contrarient respectivement et cela doit se traduire dans la pratique ce serait une des explications du slogan Lacanien « *il n’y a de résistance que de l’analyste* »

« *La dernière fois donc, aux deux pôles que j’ai définis et articulés de la position du psychanalyste, pour autant que je ne lui refuse pas du tout le droit, lui aussi, à la résistance- je ne vois pas pourquoi le psychanalyste en serait destitué – pour ce psychanalyste, en tant qu’il instaure l’acte analytique, c'est-à-dire qu’il donne sa garantie au transfert c'est-à-dire au sujet supposé savoir, alors que tout son avantage, le seul qu’il ait sur le sujet psychanalysant, c’est de savoir d’expérience ce qu’il en est du sujet supposé savoir.* »[[24]](#footnote-24)

Le psychanalyste résiste, pour vivre et pour survivre et aussi pour se maintenir à la place où il est parvenu, mais il ne peut pas ne pas savoir qu’il est menacé car il a connu la vérité de la destitution subjective et il sait ce que dans la passe, son psychanalyste est devenu. Il ne tient pas à subir le même sort tout en étant obligé de s’y résigner parce qu’il est tenu de mener les analyses jusqu’à la fin.

Mais la question n’est pas résolue, car de quelle résistance s’agit-il ? « *Ce qui résiste ce n’est bien évidemment pas le sujet dans l’analyse, ce qui résiste c’est le discours et très justement dans la mesure du choix dont il s’agit […] il est certain que ce qui se présente d’abord dans la résistance, c’est que le discours ne saurait aller à être quelque chose* »[[25]](#footnote-25)

Le choix dont il s’agit c’est celui de l’aliénation.

Lacan se livre à un travail de démolition de l’image des psychanalystes tels qu’ils étaient représentés à l’époque, dans l’I.P.A., qu’il avait déjà critiqués dix ans avant dans «S*ituation de la psychanalyse en 1956* ». Pour l’establishment de l’époque la visée lacanienne d’approcher la structure mettait en danger l’être et Lacan réplique « *les personnes qui nous parlent de l’être de la personne pour faire objection à la structure on aimerait bien leur demander d’articuler ce qu’il en est pour elles, ces personnes, de ce qu’elles appellent à l’occasion l’être. Je ne sais pas bien où elles le placent pour elles mêmes. Il y a certaines façons de parler de l’être de la personne chez les autres qui est une opération de bibelotage assez commode*»[[26]](#footnote-26)L’étude de la structure du discours, objet de la linguistique met aussi de la logique moderne, cherche à résorber la question du sujet supposé savoir. Elle met en danger l’être des psychanalystes.

Reste à savoir si cette résistance du psychanalyste à ce qui met en danger son être n’est le fait que des psychanalystes de cette époque et de cette institution.

La résistance est inscrite à la place du « *je ne pense pas* », reste à savoir ce que cette formule implique dans le processus de la passe.

 Le « *je ne pense pas* » est donc la part obligée qui résulte de la division, la moitié vivable, c’est le choix de l’être. Pour être, pour exister, il faut renoncer à la pensée, ou du moins à une part essentielle qui est l’inconscient. C’est un être amputé, du ça, du a, c’est un « *faux être* » et Lacan précise « *je l’ai marqué avec tous les guillemets de la prudence et pour vous dire qu’il ne faut pas trop que vous vous alarmiez, ce « faux être » c’est notre être à tous. On n’est jamais aussi solide dans son être que pour autant qu’on ne pense pas, chacun sait cela.* »[[27]](#footnote-27)Il y a là une volonté de banaliser le statut du psychanalyste, d’en annuler les spécificités. Plus loin il ajoute qu’« *une sorte de rabougrissement très évident des facultés de compréhension* »[[28]](#footnote-28) atteint le psychanalyste lorsqu’il arrive à la consécration institutionnelle.

Le « *faux être* » est la base de l’imaginaire spéculaire, du Moi, du narcissisme. Il lui donne sa place, à l’  « *être bouffi de l’imaginaire* », « *qui vient se greffer là comme les moules sur la coque du navire* ». Ce qui concorde avec la prestance narcissique des « *suffisances* » et des « *béatitudes* » dénoncée dans *Situation de la psychanalyse en 1956[[29]](#footnote-29).*

Mais il n’y a pas que l’imaginaire qui y trouve sa place, « *c’est une place commode, tout y vient, le préjugé médical dans son ensemble et le préjugé psychologique ou psychologisant pas moins. Dans l’ensemble observez ceci en tout cas, à ce je ne pense pas est particulièrement sujet le psychanalyste car il est habité par tout ce que je viens d’énoncer, d’épingler comme préjugés…* »[[30]](#footnote-30)

La position du psychanalyste révèle la nécessité du « *je ne pense pas* », il la révèle  « *en ceci qu’il soit si manifestement nécessaire à quelqu’un qui ne s’occupe que des pensées de ne pas penser* »[[31]](#footnote-31)

Comment passer de ces considérations logiques à la réalité quotidienne de la cure ? à la clinique du psychanalyste ?

Il est clair que la caricature est trop grossière, les psychanalystes actuels, formés par l’enseignement de Lacan sont soumis comme les ancêtres de l’IPA à la même nécessité structurale. Lacan lui-même ne pouvait pas y échapper, à moins qu’il ne se situe comme faisant exception, ce qui est improbable. Mais peut-on considérer que la pensée de Lacan comporte ce « *je ne pense pas* » ?

Certes je peux penser que l’inhibition à penser, le sentiment de tête vide que j’éprouve en fin de journée quand je quitte mon cabinet, est de cet ordre, que je connais intimement ce « *je ne pense pas »*. Mais si j’écoute mes collègues parler, travailler, s’interroger, j’entends un discours savant et cultivé qui ne me permet pas de dire qu’ils ne pensent pas. Même si souvent cette pensée est difficile à suivre, obscure ou répétitive.

J’ai été troublé par cette réflexion sur la réalité clinique du « *je ne pense pas* » et dans ce trouble j’ai entendu deux fois « *je ne pense pas »* prononcé par deux patientes. Deux femmes dont la pathologie est semblable, qui ont renoncé à toute complaisance et toute forme de narcissisme mais qui continuent malgré une très intense souffrance (douleur morale ?) à travailler et occuper des positions sociales qui leur demandent d’agir, de prendre des décisions. Elles ont des responsabilités importantes, elles s’en acquittent avec une grande conscience professionnelle. Elles ont en commun de rester muettes un long moment début de séances, pour une raison que je connais qui est que la parole a pour elles une importance essentielle et c’est pour cela qu’elles viennent. Je suis amené à perdre patience dans ce silence lourd, plombé et je leur pose la question « *à quoi pensez-vous ?* » et elles répondent toujours « *je ne pense pas* » et je venais de m’en rendre compte. La première ajoute « *je ne pense pas sinon les voix vont survenir et elles vont me dire des vérités que je ne veux pas entendre et je me suiciderais* ». La seconde dit « *je ne pense pas parce que les voix crient dans mes oreilles mais elles m’empêchent de penser à ma mère sinon j’irais la tuer* ».

Mais ce « *je ne pense pas* » dont la nécessité est structurale ce n’est pas cette empêchement de penser que j’éprouve ni cette interdiction de penser liée aux hallucinations et à la peur du passage à l’acte. Il est autre, difficile à saisir mais sans doute est-ce *une manière de dire*, de même que le « *je ne suis pas* ».

***Le « Je ne suis pas ». Du sujet de l’inconscient et l’opération vérité.***

Cette place où aboutissent le vecteur *vérité* et le vecteur *la tâche* est le cercle de l’inconscient écorné du –φ.

Ici se situe la part impossible à choisir dans le processus de subjectivation, celle qui sombre dans les dessous du fait de l’aliénation. Elle comporte cette part de vérité à laquelle le sujet ne peut avoir accès « *sauf par le biais de la psychanalyse* »[[32]](#footnote-32). Cette vérité est inarticulable mais Lacan laisse entendre qu’elle peut s’articuler dans le moment de la passe et c’est la raison de la mise en place de la procédure du dispositif.

Ici le « *je ne pense pas* » est remplacé par une pensée qui comporte le « *je ne suis pas* ».

« *Pour être là comme inconscient il ne faut pas encore que je le pense comme pensée. Ce qu’il en est de mon inconscient , là où je le pense, c’est pour n’être plus chez moi, si je puis dire,* ***je n’y suis plus en terme de langage,*** *de la même façon que quand je fais répondre par qui répond à la porte*  **«***Monsieur n’y est pas » c’est un* ***je n’y suis pas en tant qu’il se dit*** *et c’est bien cela qui a son importance, c’est bien cela qui fait que comme psychanalyste, en particulier, je ne peux pas le prononcer, vous voyez l’effet que ça ferait sur la clientèle ?* »[[33]](#footnote-33)

C’est donc pour remédier à l’aliénation structurale que Lacan met en place une logique, qui est ici à ses débuts et l’expérience de la passe deux moyens de saisir quelque chose qui échappe.

Le passant, l’analysant qui n’est pas psychanalyste mais qui est sur la voie de le devenir mais « *dans la hâte qui comme vous le savez laisse échapper la vérité cela nous permet de vivre d’ailleurs* »[[34]](#footnote-34). Dans ce moment de la passe il se réalise comme sujet dans la castration mais il n’est pas dans des conditions les meilleures pour formuler cette pensée qui est essentielle car elle est pour tout un chacun inarticulable. Ce  « *Je ne suis pas* » ne donne pas accès à la parole c’est pourquoi la réalisation de cette parole dans l’expérience de la passe est un paradoxe. Cet état a un rapport avec ce que l’on appelle *autisme*.

La pratique de la cure de ces sujets que l’on désigne du nom d’autistes révèle l’existence d’une pensée, sans complaisance, aussi radicale que celle des deux patientes mélancoliques dont j’ai parlé plus haut. Certains en témoignent par l’écriture. Par exemple Donna Williams et Birger Sellin. Les deux ont besoin d’écrire pour témoigner qu’ils pensent, intensément mais qu’ils ne peuvent pas parler, sinon au prix d’artifices qui les mettent dans des positions d’imposture, des positions qui les sortent d’eux même et qui marquent qu’en dehors de cette artifice ils ne sont là pour personne.

L’australienne Donna Williams écrivit en 1992 un livre intitulé *Nobody nowhere*  traduit en français par *Si on me touche je n’existe pas[[35]](#footnote-35)*où elle décrit un monde intérieur dominé par la terreur d’un envahissement par les perceptions, les sensations, les émotions, qu’elles soient fortes ou douces. Elle se défend et se protège et pour cela doit se persuader qu’elle n’existe pas comme « *moi-même* » et qu’elle peut parler « *à la condition de leurrer et de duper son esprit* » c'est-à-dire en échafaudant un système délirant où ce qu’elle dit n’a pas d’importance émotionnelle, que le message n’est pas destiné à l’interlocuteur, qu’il ne s’agit pas vraiment d’un discours et que l’interlocuteur ne s’adresse pas à elle.

L’allemand Birger Sellin lui n’a jamais parlé sauf une fois pour réclamer une bille que son père lui avait dérobée. Il est en apparence un grand arriéré mais grâce à sa mère qui guide sa main il a pu écrire avec un ordinateur des textes surprenants où il révèle qu’il a appris à lire seul et qu’il a acquis un savoir encyclopédique, connaît des langues étrangères etc. Il décrit le même monde effrayant d’hyperesthésie que Donna Williams et la terreur déclenchée par la proximité d’un accès à la parole. Ses textes les plus lisibles ont été rassemblés dans un premier recueil qu’il a intitulé ICH WILL KEIN INMICH SEIN BAUSTCHAFTEN AUS EINEM AUTITISKEN KERKER ([[36]](#footnote-36)*Je ne veux plus être un enmoi message émanant d’un carcan autistique)* traduit par *Une âme prisonnière*. Il écrivait le 10 octobre 1991 « *hier au foyer parce qu’un Birger cinglé et solitaire a été agacé par des éducateurs importants un exemple pour montrer comment ils m’agacent est qu’ils papotent carrément en ma présence comme si je n’existais pas je saisis la moindre occasion pour les interrompre et je hurle comme si on m’égorgeait* ». Et il ajoute plus loin  « *mais dans cette situation je ne pense plus* ».

Dans la psychose, quand il n’y a aucun support du moi ni du narcissisme, dans les exemples puisés dans la mélancolie et l’autisme, le rapport du « *je ne suis pas* » au « *je ne pense pas* »apparaît dans sa nudité. Ce sont des formules *en tant qu’elles se disent* mais elles peuvent aussi se manifester dans le réel.

L’analysant, quand il est dans le moment de la passe, n’est pas dans la psychose pour autant, mais simplement il en partage la vérité, pour la laisser échapper. Parce que cette position est intenable et c’est pourquoi il doit opérer un reflux, une bascule.

***La tâche analytique, la bascule***

Le vecteur « *la tâche* » représente le seul moment où entre en jeu la pensée « *Il (le psychanalyste) le met (le psychanalysant) à la tâche d’une pensée qui se présente dans son énoncé, dans la règle qu’il lui en donne, comme admettant cette vérité foncière du je ne pense pas, qu’il associe librement, qu’il ne cherche pas à savoir s’il est ou non tout entier comme sujet, s’il s’y affirme. La tâche à laquelle l’acte analytique donne son statut, implique déjà en elle-même cette destitution du sujet* »[[37]](#footnote-37)

L’acte analytique permet cette mise au travail qu’est la pensée dans la tâche.

« *La tâche, le chemin parcouru par le psychanalysant en tant qu’il va du sujet naïf qui est aussi bien le sujet aliéné, à cette réalisation d’un manque ce que nous savons être à la place du je ne suis pas, ce manque il était là depuis le départ* »

« *ce manque c’est l’essence même du sujet que l’on appelle homme… le manque phallique… mais nous savons que la perte de l’objet qui est à l’origine de l’inconscient (et ceci a été toujours été expressément formulé par Freud) soit réalisée autre part. Elle l’est précisément au niveau du désêtre du sujet supposé savoir* »[[38]](#footnote-38)

Le a –φ, à ce point, en ce temps se situent deux destitutions simultanées, ou bien une double destitution :

« *Ainsi comme il est à attendre, il est conforme à toute notion de structure la fonction de l’aliénation qui était au départ et qui faisait que nous ne partions que du sommet en haut et à gauche d’un sujet aliéné, se retrouve à la fin égale à elle-même, si je puis dire, en ce sens que le sujet qui s’est réalisé dans sa castration par la voie d’une opération logique, voit s’aliéner, remettre à l’autre, se décharger si je puis dire – et c’est là la fonction de l’analyste- de cet objet perdu d’où dans la genèse nous pouvons concevoir que s’origine toute la structure. D’où la distinction : l’aliénation du petit a, quand il vient ici, se sépare du moins phi qui à la fin de l’analyse est idéalement la réalisation du sujet. Voici le processus dont il s’agit* »[[39]](#footnote-39)

Il y a deux points d’arrivée, mais le seul qui concerne le sujet en fin d’analyse c’est le point où il se réalise comme sujet dans la castration, l’avènement de l’objet a, qui concerne le désir de l’analyste est une sorte de corollaire.

Mais la situation à ce point de réalisation dans la castration, là où c’était la vérité abandonnée par le sujet aliéné, n’est pas tenable. Le sujet ne peut pas y rester.

« *Il y a un deuxième temps dans cette énonciation que je poursuis aujourd’hui* » ajoute Lacan. Un deuxième temps nécessaire, parce que cette situation n’est pas vivable.

Le deuxième temps : la bascule :

« *c’est le sujet qui a accompli la tâche dans la castration en tant que défaut fait à la jouissance de l’union sexuelle, c’est celui-là que nous devons voir – par une rotation si vous voulez, ou une bascule à un certain nombre de degrés, ici telle qu’elle est dessinée cette figure à 180 degrés, que nous devons voir passer, revenir à la position de départ, à ceci près que comme je l’ai déjà souligné que le sujet qui vient ici en haut et à gauche sait ce qu’il en est de l’expérience subjective et que cette expérience implique si je puis dire qu’à sa gauche il reste ce qu’il en est advenu de celui dont l’acte se retrouve responsable du chemin parcouru, en d’autres termes que pour l’analyste tel que nous voyons ici surgir au niveau de son acte il y a déjà savoir du désêtre du sujet supposé savoir en tant qu’il est, de toute cette logique, la position nécessaire de départ.* »[[40]](#footnote-40)



 Le point de départ de la bascule c’est le sujet réalisé sans la castration. Cette bascule explique l’acte, le passage au psychanalyste et pourquoi la psychanalyse peut se répéter.

« *Car si nous suivons ce qui résulte de cette bascule de toute la figure qui est seule où puisse s’expliquer le passage, la conquête, fruit de la tâche à la position de celui qui franchit l’acte d’où cette tâche peut se répéter* »[[41]](#footnote-41)

Le rôle du psychanalyste n’est pas pour autant annulé malgré le travail de démolition de son rôle et de son image auquel Lacan s’est livré.

« *C’est ici que vient le $ qui était là au départ dans le ou ou du ou je ne pense pas ou je ne suis p as et effectivement pour autant qu’il y a acte qui se mêle à la tâche , qui la soutient, ce dont il s’agit est proprement d’une intervention signifiante. Ce en quoi le psychanalyste agit tant soit peu que ce soit, mais il agit dans le cours de la tâche, c’est d’être capable de cette immixtion signifiante qui, à proprement parler n’est susceptible d’aucune généralisation qui puisse s’appeler savoir.*

*Ce qu’engendre l’interprétation analytique c’est ce quelque chose qui de l’universel … je vous fait remarquer combien elle lui est contraire* »[[42]](#footnote-42)

Pourquoi la bascule ?

Le sujet au terme de son analyse parvient à une conquête et une révélation. Il conquiert une vérité que seule l’analyse, le travail analytique, la tâche permet d’approcher, une vérité sur l’inconscient et sur sa réalisation de sujet dans la castration, vérité sur le manque.

D’autre part, du côté de son psychanalyste, en raison de l’immixtion signifiante qu’il produit dans la tâche, l’objet a se révèle à la place où le sujet supposé savoir perd son être à la pointe de cette ligne du transfert qui traverse le fantasme.

Mais la position de vérité conquise est intenable, le sujet qui ne s’arrête pas avant, qui ne reviens pas en arrière, se trouve dans une position instable c’est donc tout le schéma qui bascule. Pourquoi ? Et pourquoi ce retour à la case départ s’accompagne t’il d’une amnésie ? N’y aurait-il pas une dimension traumatique ? « *l’accomplissement du sujet dans la castration en tant que défaut fait à la jouissance dans l’union sexuelle* » est peut-être aussi la rencontre avec la jouissance, *l’horreur d* *une jouissance inconnue* comme celle de l’homme aux rats. L’horreur prend place à la fin du texte sur la proposition de 1967, à propos des camps de concentration, « *une facticité trop réelle* »[[43]](#footnote-43)mais il dira en 1973 dans la *Note italienne* que l’analyste « *doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir* »[[44]](#footnote-44) mais déjà en 1953 dans le discours de Rome il avait parlé de l’*effroi* du psychanalyste devant son action quand elle se montre nue.[[45]](#footnote-45)

***La restitution du sujet supposé savoir***

En conclusion cette relecture de la structure de l’acte analytique à partir de la restauration du sujet supposé savoir entraine dans ses tours et détours un certain nombre de constatations. Il en ressort surtout la place qu’occupent la tâche de l’analysant et son aboutissement dans la vérité de l’inconscient.

1. L’acte analytique…10 1 68, p.58, (V p.10 de la sténotypie) établissement d’un cartel où étaient J. Germond, A. Porge, L. Favart. [↑](#footnote-ref-1)
2. Le relaps est le retour à une hérésie qui avait été reniée. [↑](#footnote-ref-2)
3. Proposition du 9 octobre 1967, Autres écrits, p. 245. [↑](#footnote-ref-3)
4. Ibid p. 252. [↑](#footnote-ref-4)
5. L’acte… 10 janv. 68, p.53 ( V-5) [↑](#footnote-ref-5)
6. Position de l’inconscient, Ecrits p. 839. [↑](#footnote-ref-6)
7. Position de l’inconscient, Ecrits p.841 à 844 / Séminaire XI, (27 mai 64) p. 235 à 240/ La logique du fantasme, 16 nov. 1966 p. 8 [↑](#footnote-ref-7)
8. L’acte… 10 janv. 1968, p. 56 ( V-8) [↑](#footnote-ref-8)
9. La logique…21 janv. 1967. [↑](#footnote-ref-9)
10. En fait Lacan les articule dans un autre ordre : « ou bien… ou bien », « je ne pense pas », la séparation, « je ne suis pas »… La logique… 11 janv. 1967. [↑](#footnote-ref-10)
11. La logique… 14 janv. 1966. [↑](#footnote-ref-11)
12. Les transcripteurs du séminaire L’acte… avait construit un patron de cette pyramide. [↑](#footnote-ref-12)
13. L’acte 24 janv. 1968, p. 73 (VII, 6) [↑](#footnote-ref-13)
14. 21 fev. 1968 p. 117 (X 58) [↑](#footnote-ref-14)
15. 10 janv. 1968 p. 58 (V 10) [↑](#footnote-ref-15)
16. Id. [↑](#footnote-ref-16)
17. La méprise du sujet supposé savoir, conférence à l’Institut français de Naples le 14 décembre 1967, Autres écrits, p.338. [↑](#footnote-ref-17)
18. L’acte… 29 nov. 1967, p. 37 (III, 37) [↑](#footnote-ref-18)
19. L’acte, 17 janv. 1968, p. 66 (VI 8) [↑](#footnote-ref-19)
20. Cf. plus haut p.1 [↑](#footnote-ref-20)
21. L’acte 24 janv. 1968, p. 70 (VII 3) [↑](#footnote-ref-21)
22. L’acte… 17 janv. 1968 p. 61 (VI, 3) [↑](#footnote-ref-22)
23. Id. [↑](#footnote-ref-23)
24. L’acte… 24 janv. 1968 p. 71 (VII, 4) [↑](#footnote-ref-24)
25. Id. [↑](#footnote-ref-25)
26. Id. [↑](#footnote-ref-26)
27. L’acte… 10 janv. 1968 p. 53 (V, 5) [↑](#footnote-ref-27)
28. L’acte… 21 fev. 1968 p. 105 (X, 2) [↑](#footnote-ref-28)
29. Ecrits p.478. [↑](#footnote-ref-29)
30. L’acte… 10 janv. 1968, p. 54 (V, 6) [↑](#footnote-ref-30)
31. L’acte…24 janv. 1968, p.70 (VII, 3) [↑](#footnote-ref-31)
32. La logique… 15 fév. 1967 (p.145) [↑](#footnote-ref-32)
33. L’acte… 10 janv. 1968 (p. 52 V, 4) [↑](#footnote-ref-33)
34. Id. (p.57 V, 9) [↑](#footnote-ref-34)
35. Donna Williams, Si on me touche je n’existe pas, J’ai lu 1993. [↑](#footnote-ref-35)
36. Birger Sellin, Une âme prisonnière, Robert Laffon, 1994 [↑](#footnote-ref-36)
37. L’acte… 17 janv. 1968, p.62 (VI, 4) [↑](#footnote-ref-37)
38. Id p. 63 (VI, 5) [↑](#footnote-ref-38)
39. Id. [↑](#footnote-ref-39)
40. L’acte… p. 65 (VI, 7) [↑](#footnote-ref-40)
41. Id. [↑](#footnote-ref-41)
42. id [↑](#footnote-ref-42)
43. Autres Ecrits p. 257 [↑](#footnote-ref-43)
44. Id p. 309 [↑](#footnote-ref-44)
45. Ecrits, Fonction et champ de la parole et du langage p.242 [↑](#footnote-ref-45)